



15, Rue Lavieuville (Montmartre)

LA GRANDE COLÈRE DU PÈRE PEINARD

contre les Chameaucrates de l'Europe qui protègent les massacreurs turcs,
et contre les Bachi-Bouzouchs de Paris qui assomment les étudiants.



Sales Chameaucrates!

Le père Peinard est bougrement en colère aujourd'hui,

Et y a de quoi, nom d'une pipe !

Voici que les chameaucrates qui chialent tant après le dépeuplage cherchent à l'augmenter encore en expédiant nos fistons guerroyer en Orient.

A l'heure qu'il est, ça tient à un cheveu qu'on ne s'égorge.

Et pour quelle raison, nom de dieu ?

Ah, foutre, ceci est plus abominable que la guerre elle-même !

Si on n'y met le hoïa, les soldats de France s'en iront protéger le Grand Turc.

Quelle sale besogne pour des républicains !

Ce Grand Turc est une bête féroce numéro un qui, depuis deux ans, a fait étripier quelque chose comme 300,000 pauvres bougres, arméniens et crétois.

C'était des chrétiens !

Et le pape n'a pas pipé mot.

Ce sacré nom de dieu de mangeur de blanc n'a pas arrosé de larmes douloureuses la paille humide de son palais. Il a continué à la mener joyeuse et à faire des parties, plus ou moins carrées, avec les tapettes de sa chapelle Sixtine.

Il s'en fout qu'on égorge son troupeau : c'est des saints à qui les turcs servent un express pour le paradis.

A voir tout ça, j'en conclus que le pape se fait empapaouter par le Grand Turc.

Il s'est bien gardé de mobiliser le ban et l'arrière-ban des jésuitières pour envoyer cette vermine noire en Orient, avec l'abbé Garnier comme chef de Croisade.

Ça eut trop débarrassé le populo, nom de dieu !

Tous les grands de la terre, c'est le même tabac : ils sont ennemis pour la frime et amis comme cochons dès qu'il s'agit de tomber sur les pauvres bougres.

Les affaires d'Orient en sont une preuve de plus.

Tant que les Arméniens se sont laissés étripier sans faire de rouspétance, les chameaucrates d'Europe ont laissé faire.

Ça aurait pu durer jusqu'à extinction de victimes, si les Crétois ne l'avaient trouvée mauvaise : quand les Turcs ont voulu les massacrer, ils ont trouvé à qui parler.

Les Crétois se sont battus comme des lions

et ont foutu de sacrées trempes à leurs oppresseurs. Si on les eut laissés faire ils auraient administré au Turcs une purge farineuse qui aurait ôté à ces bandits l'envie de repiquer aux massacres.

Mais foutre, quand les gouvernants d'Europe ont vu que ça prenait cette tournure, ils ont mis le hola.

Tant que c'est le populo qui trinque les chameaucrates laissent faire.

On l'a vu en 71, à la Commune : lorsque les Versaillais mitraillaient les Parisiens, les Allemands assistaient rigouillards au spectacle.

Ça eut changé d'antienne si Trochu, Gallifet et Thiers s'étaient trouvé en péril.

Bismark aurait intervenu dar-dar !

C'est ce qui vient d'arriver en Orient.

D'ailleurs, outre leur envie de protéger un copain, les gros colliers, — rois et empereurs, — avaient une autre raison pour aller porter secours au sultan.

Le roi des Grinches, Rothschild, ainsi que toute la grande fripouille de la haute banque, ont prêté du pognon au Grand Turc. Or, si les Crétois lui trempent une soupe, adieu la dette !

Le sultan montrera ses poches vides et les banquiers seront nettoyés.

Mais foutre, les financiers ne sont pas des merles à se laisser enfler ainsi.

Illico, ils ont sifflé les gouvernements et

leur ont ordonné d'aller protégé le Sultan. Autrement dit, leur belle galette ! Et les gouvernements ont marché, Ils ont obéi sans piper mot ! C'est ce qui prouve que, par le temps qui court, les banquiers sont les vrais rois de la terre.

Barthou, Méline et l'Anotaux ne sont que leurs petits larbins !

Au surplus, les grosses légumes, aussi bien l'Ours de Russie que Guillaume le Teigneux ou que la vieille Toupie Royale d'Angleterre ne quitteront pas l'Orient sans s'être emplis les poches.

C'est à qui aura les pattes les plus crochues !

C'est à qui pourra grapiller dans le sang des victimes une plus grosse part de butin. Ces choses-là sont bougrement hideuses, nom de dieu !

Si les populos avaient autant de poil que les gouvernants ont de crapulerie, ils mettraient vivement ordre à ces horreurs,

Car, mille tonnerres, c'est pas pour chiner, mais ce que les Puissances vont faire en Orient est tout à fait dégueulasse.

Les Crétois ont soupé du joug de la Turquie.

Ça ne regarde personne, foutre !

Pourquoi ne pas les laisser se débrouiller entre eux ?

Une seule chose serait excusable : se mettre du côté du faible, de l'opprimé.

Tout au contraire, les chameaucrates se mangent du bord des tyrans.

Et notre gouvernaille se dit républicaine. Zut alors !

C'est des charognards capables de tout. C'est des porcs,

Et pas autre chose, nom d'une pipe !

—o—

Heureusement, le populo n'assiste pas indifférent à tous ces ignobles fourbis.

Et ça me fout en joie, cré pétard !

Autant je rogne de voir l'infection des jean-foutre de la haute ;

Autant je jubile de reluquer le spectacle du populo prenant enfin conscience de lui-même.

Les chercheurs de petites bêtes et les abstrauteurs de quintessence pourront trouver à redire que la question de Crète n'est pas nette.

Je m'en fous.

Je ne vois qu'une chose, c'est que le populo s'agite.

Ça, c'est chouette, nom d'un tonnerre !

Entre tous, un bon point aux étudiants, foutre.

Ils ont déserté les brasseries, les bouibouis, les claques, les manezingues et autres tanières.

Et les voici dans la rue.

Les voici qui moussent et qui rouspètent. Bravo, les fistons.

Changez pas de main.

Il est temps que les jeunesses s'éveillent : être des fils de bourgeois, des apprentis-jugeurs, des ventrus, c'est pas tout ce qu'il y a de plus rupin.

Mieux vaut être des gas à la hauteur, des hommes ayant main leste et sang chaud.

Et fichtre, les étudiants peuvent déjà s'apercevoir qu'ils sont remontés d'un joli cran dans l'estime des bons bougres.

Car, foutre, c'est devenir estimables que d'acquérir la haine de la rousse.

Or, les fistons, la police si gentille pour vous quand vos chahuts se bornaient à des trouducuteries, devient hargneuse, ferme les poings et cogne dur, maintenant que vous vous foutez en branle pour quelque chose de généreux.

Vendredi, au Boul'Mich, et sur les grands boulevards, y a eu assommades et arrestations ;

Samedi, idem au cresson ! Fallait voir la pestaille qui inondait Montmartre, à propos du meeting de Trianon : les rues étaient barrées, la circulation interrompue.

S'il y a eu un brin de répit dimanche, c'est pour mieux être à la hauteur, aujourd'hui

lundi : y en a qui parlent d'aller voir du côté de l'Aquarium si les bouffe-galette ont leurs chausses embrennées.

En tous cas, ce soir, à Tivoli Vaux-Hall, y a un meeting où y aura tellement de monde qu'il sera impossible de ramasser une épingle par terre.

Et, ce qui est encore plus hurf, c'est que les étudiants de Paris ne sont pas seuls à faire du bacchanal : à Lyon, à Toulouse, y a du chabonais.

Tous ces arias ne présagent rien de bon pour notre gouvernance de républicanailles.

C'est leur glas qui sonne !

Seulement, au lieu de les enterrer, kif-kif le commun des mortels, à la fosse commune,

C'est dans le trou à purin, sous cent mille pieds de mouscaille qu'on enfouira cette maudite engeance.

DERNIERS TUYAUX

Le Père Peinard n'a pas les moyens de se payer un collabo qui, sous prétexte d'aller se balader en Crète, s'en va au bazar de l'Hôtel de Ville acheter une belle paire de ciseaux, après quoi il s'embarque pour Asnières et, de là, télégraphie et téléphone une chiée de tuyaux plus mirobolants les uns que les autres, qu'il affirme avoir pigés sur le théâtre de la guerre.

Quoique ça, le Père Peinard a des tuyaux qui valent les autres.

Ainsi, c'est avec bougrement de plaisir qu'il apprend aux bons fieux que le populo grec, toujours d'attaque, se prépare à résister aux Turcs et à leurs alliés les chameaurates d'Europe.

Hier, dimanche, y a eu à Athènes, place de l'Université, une grandiose manifestation ; des milliers et des milliers de bons bougres y assistaient. En grande procession, la foule s'est rendue devant le palais du roi et lui a fait savoir que s'il ne marche pas droit et s'il a l'air de fricoter avec ses copains d'Europe on lui fichera une pichenette qui le foutra à bas de son trône.

Georges a répondu un tas de balivernes, jurant qu'il ne canera pas.

Donc, le peuple grec marche pour émanciper la Crète du joug turc et de l'anexer.

Ce dernier point me défrise : je préférerais qu'on laisse la Crète tout à fait libre.

Sortir des griffes du Sultan pour tomber sous la coupe du roi Georges, — tout grec qu'il soit, ça n'a rien d'attrayant.

Ce qu'il faut, c'est la Crète libre, indépendante de tous, bibelotant ses petites affaires, sans que personne y fourre son blair.

Malheureusement on n'en est pas là !

D'autant que les chameaucrates d'Europe font des pieds et des pattes pour ramener la Crète à la Turquie.

Les flottes qui naviguent dans les parages ne font que chercher pouille aux Grecs et aux Crétois.

C'est abominable !

—o—

L'autre jour, c'est les vaisseaux autrichiens et italiens qui empêchaient le vaisseau grec *Hydra* de débarquer de la boustifaille aux Grecs en Crète ;

Puis, ça a été les vaisseaux français qui ont empêché le vaisseau grec l'*Alphéios* d'amener des troupes en Crète, pour secourir les insurgés ;

Puis, c'est le *Goudis*, autre bateau grec que les Anglais ont agrippé parce qu'il portait des vivres.

Par contre, les vaisseaux turcs peuvent amener des soldats en Crète, sans que les chameaucrates y fichent obstacle.

Et c'est encore un angliche qui a cherché pouille à un steamer grec, le *Laurium* et l'a empêché de débarquer en Crète des munitions et des vivres.

D'un autre côté, toujours en Crète, à La Canée, les Grecs et les Crétois ayant fichu une superbe tatouille aux Turcs, la retraite de ces

barbares a été protégée par les troubades européens.

Et voici qui est plus infernal encore !

Guillaume le Teigneux parle de bloquer tous les ports grecs et de bombarder Athènes.

Et les autres gouvernements ne disent pas non !

Ça me fait bondir !

Pour résumer d'un mot la situation, voici : les Crétois ont chassé les Turcs de leur île et les gouvernements d'Europe travaillent à les y ramener.

Drames d'Amour

Les parents ont le sacré tort de considérer leurs gosses comme incapables de se conduire dans la vie : ils voudraient les tenir en lisière à perpète ! c'est surtout quand vient l'heure où le sang des jeunesses bouillonne que le papa et la maman se cabrent, plus autoritaires que jamais.

C'est à croire que les vieux n'ont jamais été jeunes !

Ils l'ont été pourtant. Et même, s'ils voulaient creuser leurs souvenirs ils raconteraient qu'à eux aussi leurs parents en firent endurer de cruelles en les tenant à l'attache et ne leur permettant pas d'arranger leur vie à leur fantaisie.

Et ils soupirent ! Ah, sans les parents, ils se seraient tourné d'un autre côté et, peut-être, y auraient-ils récolté davantage de bonheur.

Qui donc n'a pas, dans un recoin, un souvenir semblable sur lequel il laisse goûter une larme ?...

Or donc, si c'est ça, pourquoi les vieux sont-ils si cramponnants ? Pourquoi agissent-ils vis-à-vis de leurs rejetons, kif-kif on a agi à leur égard, — risque à faire souffrir leurs fistons, comme ils ont souffert eux-mêmes ?

Ah, voilà le hic !

Les anciens fistons, une fois devenus chefs de famille à leur tour, voient les choses de façon différente : les actes d'autorité qu'ils blâmaient quand ils en étaient victimes, sans remords, ils les font endurer à leurs gosses.

C'est l'éternelle histoire : on gueule contre l'autorité et, dès qu'on a acquis un brin de commandement, on emboîte le pas et on donne des ordres à son tour.

Il faudrait pourtant bien se guérir de cette sacrée maladie autoritaire.

Surtout que, quand cette peste fait des ravages dans le nid familial, elle fait couler, non seulement des larmes, — mais aussi bougrement de sang.

—o—

On les remue à la pelle, les drames d'amour ! Ouvrez un quotidien et, si vous l'épluchez seulement cinq minutes, vous ne le refermerez pas sans y dénicher au moins une de ces tristes histoires d'amoureux qui se sont fait périr parce que les parents se sont interposés.

L'autre jour, c'est du limon de la Loire, près d'Angers, qu'on a retiré les cadavres de deux amoureux venus de Reignac : Henri Boucher et Armanda Hallouard s'aimaient bougrement et voulaient se le prouver. Mais, les pauvrets, farcis de préjugés, tenaient à avoir le consentement de leurs familles, afin de ne se bécotter que dans les formes légales.

Les parents n'ayant rien voulu entendre, les amoureux en sont morts ! Ils quittèrent Reignac et vinrent à la Loire, à Sainte-Gemmes : le lendemain on trouva le cadavre de Boucher, flottant entre deux eaux, et à quelques mètres coulée à pic, on repêcha la pauvre Armanda.

Et maintenant, à Reignac, les deux familles doivent pleurer toutes les larmes de leur corps.

Il est bien temps, nom de dieu !

Mieux eut valu être moins crampon et laisser les deux jeunesses se bécotter tout leur saoul.

Quoiqu'il en put résulter, n'eut-ce pas mieux valu que leur mort dans la Loire ?

—o—

Et de deux ! A Marchiennes, un petit patelin belge, il s'est aussi dévidé, la semaine dernière, un drame passionnel.

Deux jeunesses, Henri Bodson et Antoinette Lejeune devaient se marier samedi. Tout était convenu, quand, patatrac ! voilà que le père du fiancé ne voulut plus rien savoir.

Pourquoi ça ?

C'est-y que la promesse n'était pas aussi riche que le gas ? Ou bien, c'est-y que des cancans de vieilles bigottes avaient appris au

paternel qu'Antoinette, au lieu de se marier avec une fleur d'oranger ne pourrait arborer qu'une fleur dérangée ?

Dans le premier cas, ces questions de galette, qui ne sont que trop de mise, sont écorchantes : elles font songer au marché aux bestiaux :

Dans le second cas, c'est attacher trop d'importance à pas grand chose : est-ce que la mère d'Antoinette a demandé au père Bodson si son fils l'avait encore ? Or donc, pourquoi ce qui est une bagatelle chez l'un deviendrait-il chez l'autre une tare déshonorante ?

Enfin, quel que fut le motif, y eut rupture. Antoinette en fut désespérée. Jeudi soir elle alla attendre son Henri à la sortie de son atelier et l'amena dans sa chambre.

Une heure après, on entendit des coups de revolver et le jeune homme dégringolait l'escalier, en braillant « au secours ! » Il était poursuivi par sa fiancée qui, affolée, continuait à décharger son revolver.

Bodson s'affala avec une balle dans la tête et une dans la poitrine. Il était salement mouché et, à l'heure actuelle, il a dû tourner de l'œil.

Quant à Antoinette, ayant réussi à se fuir, elle en profita pour aller se fiche à la Sambre où elle s'est noyée.

N'aurait-il pas bougrement mieux valu dire aux deux jeunes : « Aimez-vous tant que ça vous dirait ; aimez-vous sans crainte, sans vous mettre à la patte de chaîne légale... Puis, si un de ces quatre matins vous êtes rassasiés l'un de l'autre, chacun tirera de son côté et vous n'en serez pas de mauvais amis pour cela. »

—o—

Et de trois ! Autre drame d'amoureux : celui-ci s'est dénoué à Paris, rue Maubeuge ; aux cramponnages familiaux est venue s'ajouter la dégoutation du militarisme.

Y a belle lurette, Emmanuel Desnoyol avait rencontré Léonie Poulain à la sortie de son atelier. Ils s'étaient aimés et se l'étaient prouvés.

Mais, va te faire foutre, un jour vint où Emmanuel dut aller faire le jacque à la caserne ; on l'expédia à Longwy, dans un régiment de vitriers.

Amoureux jusqu'au bout des ongles, le bleu ne pouvant vivre loin de sa Léonie, résolut de se marier pour se river à elle. Il en causa aux parents qui, turellement, pantouffards et collet monté comme tous les vieux ne voulurent rien entendre.

« Vous avez tort, leur écrivit Emmanuel, de me refuser votre consentement. Tout cela finira mal ! »

Il ne se trompait pas !

Le 4 février, Desnoyol obtint quatre jours de permission. Il s'amena dar-dar à Paris et à la gare trouva Léonie. Les deux tourtereaux ne songèrent plus qu'à roucouler ; les quatre jours de permission étaient finis depuis une semaine, quand Emmanuel se souvint de la caserne.

— Zut, je suis déserteur !...

Et il se vit passant au conseil de guerre, embarqué pour l'Algérie et séparé pour longtemps, — peut-être pour toujours ! — de sa bonne amie.

— Ne pars pas ! Restons ensemble... susurra Léonie.

C'était facile à dire, mais, comment parvenir à rester ensemble ?

La solution ne fut pas difficile à trouver : pour les deux amoureux, le moyen de rester ensemble était de s'unir dans la mort.

Et les pauvrets n'y ont pas manqué !

Un de ces derniers soirs, dans un garni de la rue Maubeuge on les trouva morts : tous deux reposaient sur le lit, le cœur troué de balles de revolver.

Sur une table, un papier griffonné au crayon par le pauvre gas disait leur désespoir :

« Nous ne pouvions vivre séparés. Ne nous désunissez pas dans la mort... Couchez-vous ensemble dans le même cimetière, l'un à côté de l'autre. Ce n'est pas une « boulette » que je fais-là, mes chers parents. J'agis en pleine conscience d'esprit... Pardonnez-moi et aimez-moi. Adieu ! »

—o—

Si seulement ces lamentables histoires de tourtereaux tués par les cheries familiales étaient assez puissantes pour dégraisser d'autoritarisme les vieux !

Il est donc bien difficile de comprendre que si nous existons c'est pour vivre le plus heureux possible, et que ceux qui se mettent en travers du bonheur de quiconque, — auraient-ils pour agir ainsi les meilleures raisons du monde, — n'en commettent pas moins un grand crime !



Agences de publicité

Chacun connaît les pousse-pousse : ces pauvres bougres qui, du matin au soir, triment à travers rues et boulevards une grande voiture-réclame sur laquelle sont placardées des affiches ?

Chacun aussi connaît les hommes-sandwich qui balagent des pancartes sur leurs épaules, tout en distribuant des prospectus ?

Mais, nous de dieu, ce que peu savent, c'est le tarif auquel ces pauvres bougres sont payés. Ça dépasse toute imagination : ils palpent vingt sous par jour.

Parfaitement, les bons bougres : vingt sous par jour pour faire le cheval ! Vingt sous pour se baguenauder, une journée durant, avec des affiches sur le râble !

Turellement, pour trouver des pros à ce prix, les patrons des agences de publicité choisissent des malheureux qui, ayant le ventre tellement vide, n'ont plus la force de leur cracher au visage.

C'est principalement dans les asiles de nuit que se recrutent les pousse-pousse et les hommes-sandwich ; chaque soir le capitaine demande quels sont ceux qui veulent aller travailler à la publicité. Les pauvres diables qui n'ont pas bouffé depuis un ou deux jours, — et quelquefois plus ! — donnent leur nom : si peu que ce soit payé, y aura toujours de quoi acheter du pain !

Et, le lendemain, ils s'en vont faire le cheval. Pour cacher leurs guenilles, afin que le populo ne se doute pas de quelle exploitation infernale sont victimes ces déshérités, l'agence les déguise avec un uniforme qui n'est qu'un cache-misère.

Y a des putois qui s'accoutument à cette existence pitoyable : le grand ressort de l'énergie étant cassé chez eux ils n'ont plus la force de se tirer de la mistoufle et ils y croupissent. Comme, même en étant bougrement sobres, vingt sous par jour ne leur suffisent pas, ceux-là s'habituent à mendier et les quelques sous qu'ils récoltent en faisant la manche sont autant de plus pour se farcir les boyaux.

Ces garces d'agences pourraient pourtant facilement payer un plus haut salaire, car y a bougrement de la marge entre ce qu'elles payent aux putois et le prix qu'elles font abouler à ceux qui font de la réclame : une voiture à affiches est payée par le client au bas mot 3 francs par jour, — plus souvent 3 fr. 50.

Au minimum, ça fait donc quarante sous par voiture qu'empoche l'agence.

Et que ces crapouillards d'exploiteurs ne clabaudent pas qu'ils ont des frais. C'est pas vrai ! Leurs frais sont dérisoires. Ils sont tellement charognes qu'ils barbotent un sou à chaque putois qu'ils exploitent sur leur vingt ronds de salaire sous prétexte de graisser les roues de voiture.

Ça, c'est le comble de l'ignominie !

Ah, je t'en foutrais du graissage de roues à grands coups de pied dans le cul.

Si seulement, parmi les mistouffiers qui s'embauchent à si vil prix y en avait quelques douzaines ayant encore une vague leur d'initiative, ils iraient remiser leur guimbarde dans les fossés des fortifs.

Et quand les affameurs des agences de publicité verraient que la binaise se renouvelle quotidiennement ils comprendraient de quoi il retourne et ils augmenteraient la paye.

Le Prix d'une Guerre

Puisque nous sommes peut-être à deux doigts d'une tuerie européenne, voyons un peu ce que coûte une pareille omelette.

Voici le tarif de la guerre franco-allemande de 1870 :

En France, d'après le D^r Jules Rochard, les pertes subies par l'armée française furent les suivantes :

Morts en France de blessures.	80.000
Morts en France de maladies, d'accidents, etc.	36.000
Morts en Allemagne, prisonniers	20.000

Total. 136.000

Blessés sur le champ de bataille qui survécurent.	138.000
Blessés dans les marches, accidentellement, contusionnés.	11.421
Malades de maladies communes, d'extinction, de froid, etc.	328.000

Total. 477.421

Le nombre des Français morts de blessures serait de 455.000, d'après le D^r Puget et de 138.000, d'après le D^r Chéau.

En Allemagne, d'après les rapports officiels de l'état-major de Berlin, il mourut, du côté des Allemands, 40.877 hommes, dont 18,255 sur les champs de bataille et 22,622 dans les ambulances. 18,543 hommes furent blessés, mais survécurent.

Voilà le bilan de la chair humaine.

Mais foutre, si on a fait l'addition de la quantité de vies humaines disparues dans ce cataclysme, personne n'a pu doser la qualité de ces victimes.

Qui saura jamais ce qu'auraient produit tous ces jeunes hommes s'ils avaient vécu ? Sûrement, y avait là une légion de gas d'avenir : des inventeurs, des artistes, etc.

—o—

Et si, d'autre part, on calcule le gaspillage de galette, les chiffres en sont insensés. C'est une sarabande de millions dont on ne voit jamais la fin !

D'après un ancien ministre des finances, pour la France, voici quelle fut la note à payer :

Dépenses militaires.	2.386.412.558
Sommes payées à l'Allemagne.	5.742.938.814
Travaux publics occasionnés par la guerre.	207.239.800
Indemnités payées par l'Etat aux départements et aux particuliers.	604.622.425
Pertes subies par l'Etat.	2.033.939.000
Domages supportés par les communes et non remboursés par l'Etat.	535.007.000
Emprunts et primes.	1.159.327.955

Total. 12.666.487.552

Près de treize milliards, c'est un sacré denier, nom de dieu !

En ce qui concerne les pertes pécuniaires de l'Allemagne, les aligneurs de chiffres ne sont pas d'accord : d'après les uns, elles seraient inférieures aux cinq milliards versés ; d'après les autres, au contraire, elles auraient dépassé huit milliards.

Ah foutre, si la guerre n'eut pas eu lieu et que tout ce pognon eut été utilisé par les pauvres bougres morts sur les champs de bataille, en travaux profitables au populo, vous voyez d'ici le tableau !

La question sociale serait à moitié résolue !

Pour compléter la besogne, un léger échellage suffirait... Hélas, nous n'en sommes pas là !

BONS BOUGRES

ACHETEZ TOUS LES VENDREDIS

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE DU

Père Peinard

RÉFLECS D'UN GNIAFF

Le Numéro a sept de tartines et à la page huit un bon feu qui a de la patte colle un dessin bath aux pommes.

Le numéro : Deux ronds.

RÉCLAMEZ ET ACHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se dégraisser les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieville (Montmartre, Paris).

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

La Grande Colère du PÈRE PEINARD

Le Bœuf gras!



Faut-il que le populo en ait une couche! Il tréballe le Bœuf gras et bouffe la Vache enragée!